L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau—No. 70 rue St Charles.

NOUVELLE-ORLÉANS,

MARDI MATIN, 6 MARS.

FEUILLETON,

LES FAUX MONNAYEURS AU XIXe SIÈCLE.

ROMAN PAR CAMILLE BIAS.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FAMILLE DE BAURAIN.

II—SUITE.

—Me permettes-vous, demanda-t-il, de venir dîner avec vous tout à l'heure ?

—Monsieur le comte, est-ce que vous vous moquez de moi ? demanda la jeune fille de ce ton moitié plaisant, moitié craintif des gens qui n'osent pas croire à un événement inattendu.

—Me moquer de vous, Mathilde ? ce serait presque une méchante action. Vous êtes jeune, inexpérimentée ; mon devoir de tuteur est de vous guider, de vous aider à entrer dans la vie. Avoues que le moyen serait au moins singulier.

—Mais enfin, monsieur, vous ne pouvez me laisser seule ici.

—Seule ! vous ne l'êtes pas, mon enfant. Vous pouvez appeler auprès de vous votre femme de chambre, Jenny, une excellente fille qui vous plaira, j'en suis sûr ; on bien encore mistress Donathan, une américaine très heureuse d'être accueillie par vous, comme gouvernante ou dame de compagnie. Voulez-vous que je vous la présente avant de m'éloigner ?

—Je vous en prie, monsieur.

Le comte sonna.

—Priez mistress Donathon de descendre ici, dit-il au valet, mademoiselle désire la voir.

Presque aussitôt l'Américaine fut introduite : c'était une grande femme maigre, au visage mélancolique, à l'œil vague, à la tenue sévère et irréprochable. Elle s'inclina devant Mathilde, et lui dit d'une voix lente et douce :

—M. le comte a bien voulu m'honorer de sa confiance pour remplir un emploi auprès de vous, mademoiselle. Je serai heureuse que vous veuillez approuver son choix.

—Tout ce que fait M. le comte est bien, madame, répondit Mathilde, et je suis sûre que nous aurons toutes les deux à nous féliciter.

—Je suis obligé de me retirer, dit M. de Baurain ; veuillez, mistress Donathan, mettre mademoiselle en rapport avec Jenny, qui pourra immédiatement s'occuper de sa toilette. Je reviendrai bientôt.

Les deux femmes restèrent seules.

Une curiosité très naturelle poussait Mathilde à interroger sa nouvelle compagne, mais avec cet instinct particulier à un grand nombre de femmes, qui les fait se diriger dans la vie plus sûrement que l'expérience, elle comprit que questionner ceux qu'on avait faitsses subalternes était lèser mettre sur un pied d'égalité, en leur révélant peut-être ce qu'ils devaient ignorer. Aussi, se contenta-t-elle de dire avec une bienveillance froideur :

—Vous pénétrastes sans doute la maison, madame ?

—Il y a huit jours que je l'habite, mademoiselle.

—Veuillez, je vous prie, me la faire visiter.

Le gouvernante s'empressa. Mathilde fut émerveillée, mais elle eut le bon esprit de contenir ses étonnements, et s'arrêta dans sa chambre à coucher.

—Je vais me reposer un instant, dit-elle alors ; vous serez obligeance de m'envoyer Jenny dans un quart d'heure.

Elle éprouvait le besoin d'être seule et de se recueillir. Sa nouvelle situation l'effrayait un peu. La chambre à coucher était une merveille d'élégance. Tendue tout entière de lampas bleu ; élégant d'argent, qui faisait ressortir les dorures du meuble de Boule, encombrée de riens précieux et chers aux femmes, mais inconnus de la pensionnaire, parfumée légèrement d'ambre et de violette, on comprend que Mathilde y fut arrêtée, retenue par un charme que n'avait pas eu pour elle le luxe des autres pièces.

La chambre à coucher est le gynécée des jeunes filles, la pièce intime où on laisse toujours derrière soi un peu de sa vie, l'aile qui entend les rêves, reçoit les confidences de la plume, des sourires et des larmes. Au lieu de se reposer comme elle en avait témoigné le désir, la jeune fille examinait chaque chose, touchait tous les objets, comme si elle eût voulu s'assurer de leur existence réelle. Elle regarda longtemps la pendule en porcelaine de Saxe, dont le cadran, soutenu par une nuée d'amours, servait de lit de repos à une femme nue, couchée et souriante, qui semblait prendre plaisir à voir grimper vers elle les enfants ailés. Puis elle palpa les fleurs inconnues, entassées dans deux grands vases de Japon, et qu'à première vue, elle avait pris artificielles. En revanche la tête, elle rencontra son image en face d'elle, dans une grande glace de Venise à triple biseau, et il lui sembla qu'elle faisait partie de toutes ces merveilles, avec sa robe noire de pensionnaire. Elle rougit presque, en se voyant que cette qu'on lui donnait comme gouvernante, portait une longue robe de taffetas gris et une coiffure de dentelles.

Ses yeux se détournèrent du miroir, pour rencontrer un petit coffret d'ébène aux incrustations de nacre et d'or, qu'elle ouvrit. Il contenait deux parures : une de perles et une de corail ; elle essaya tantôt les deux et ne sut laquelle choisir.

Lorsque Jenny frappa discrètement à sa porte, elle avait aux oreilles et au cou la parure de perles. Elle trouva que ce quart d'heure avait passé bien vite.

Jenny était une vraie soubrette parisienne, à l'œil intelligent, au sourire moqueur, à l'allure vive et dégagée. Elle portait une robe de jaconas rose et blanc, ronde, prise à la taille dans un ruban noué sur le petit tablier traditionnel de l'emploi, et le bonnet placé de façon à laisser voir tout entière une chevelure blonde, luxuriante et rebelle.

—Mademoiselle m'a fait appeler pour sa toilette, dit-elle, j'espère qu'elle sera satisfaite de mes soins.

Sans attendre la réponse de Mathilde, elle entra dans le cabinet de toilette que la jeune fille n'avait pas vu encore, et en ressortit avec deux immenses cartons.

—Ah ! dit-elle, mademoiselle a choisi les perles, tant mieux ; c'est la parure qui plaît le mieux aux à M. le comte. Ici cela ira à ravir avec la robe de gros de Naples bleu qui est le dedans. Voulez-vous que nous commencions par votre coiffure ? demanda-t-elle ensuite.

—Comme vous voudrez, répondit Mathilde avec une indifférence qui cachait son embarras.

Elle s'assit devant la glace, et Jenny, en déroulant ses cheveux eut un cri d'admiration.

—Oh ! dit-elle, je n'ai jamais vu cela.

—Quoi donc ?

—Des cheveux comme ceux de mademoiselle.

Et elle soulevait de ses deux mains, comme pour se rendre compte de leur poids, les lourdes nattes qu'elle avait à défaire.

La pensionnaire souriait à cette admiration qui était réelle. Quand la camériste lui demanda conseil :

—Je m'en rapporte à votre goût, dit-elle.

Jenny parut fort satisfaite.

—Mademoiselle attend, je crois, M. le comte à dîner ? demanda-t-elle en divisant avec habileté les cheveux sur le front.

—Oui.

—Alors, je vais tourner ce rang de grosses perles dans la torsade de derrière. Malgré la beauté de la chevelure, rien du tout serait trop simple si mademoiselle regoit.

Mathilde ne faisait aucune opposition et, pour ne point paraître gênée, approuvait.

Quand elle fut coiffée, elle s'admira presque involontairement.

—Vous m'avez embellie, dit-elle à la femme de chambre.

—Oh ! moi n'est pas dans les choses possibles, et, quand j'ai vu mademoiselle, j'ai bien pensé que je n'aurais rien à faire pour cela. Seulement, mademoiselle ne pourrait recevoir avec la coiffure et les habits du couvent, ajouta-t-elle en souriant finement.

La toilette du corps succéda à celle de la tête ; et la robe de gros de Naples bleu dont Jenny avait parlé, se trouva aller aussi bien ne si la jeune fille l'eût essayée. Une des premières faiseuses de la capitale l'avait taillée sur un uniforme du pensionnat.

—Mademoiselle est-elle satisfaite ? demanda Jenny.

—Parfaitement.

—Je crois que M. le comte le sera aussi. Mademoiselle n'a plus besoin de mes services !

—Non. Vous me préviendrez sitôt que M. le comte sera arrivé.

Mathilde resta seule une deuxième fois, et alors, il faut bien le dire, toute son admiration se porta sur sa personne. Debout devant la glace qui reflétait son image tout entière, elle ne se lassait point de se regarder. Il lui semblait que jamais jusqu'à cette heure elle ne s'était vue. Sans doute son petit miroir du couvent n'avait pas manqué de lui répéter qu'elle était belle, mais cette beauté n'était que l'ombre de celle qui se révélait tout à coup. Elle s'éblouissait elle-même, et de toutes ces richesses qui l'entouraient, elle ne tarda pas à s'avouer qu'elle se trouvait la plus précieuse.

L'équipage du comte qui entrait dans la cour vint l'arracher à sa contemplation. Elle se dépêcha à descendre au salon, et sentit en elle une assurance inconnue jusque-là, que lui donnait le sentiment révélé de sa valeur.

III

TUTEUR ET PUPILLE.

Le comte de Baurain, à la vue de sa pupille, eut comme un tressaillement de surprise aussitôt réprimé, et remplacé par un sourire de grande satisfaction. Il lui tendit la main et la baisa au front. Mathilde rougit un peu, soit d'aise, soit d'embarras, soit plutôt encore d'impatience d'une explication qu'elle jugeait indispensable.

—Eh bien, mon enfant, demanda le tuteur, êtes-vous satisfaite de votre habitation ?

—Oh ! monsieur le comte, répondit la jeune fille, cette question est presque une ironie. Il me semble que je rêve, et que demain tout se brise, toute cette richesse, toute cette surprise va s'évanouir, pour me jeter dans l'ombre d'hier.

—Ne craignez rien, chère mignonne ; tout cela est à vous, bien à vous ; je vous le donne, et je n'y mettrai qu'une condition, importante pour moi, mais pour vous insignifiante.

—Tu bien envie d'y souscrire d'avance, dit Mathilde avec un charmant sourire d'abandon et un geste adorable d'enfant gâté.

—Vous avez deux héritiches en ligne ?

—Comment pourrait-il en être autrement ? Je ne lui ai rien dit de vos alliances, mais mon cœur me dit que je vous aimerai tout.

Cette réponse fut adroite, et toute d'une femme plus expérimentée que ne l'était cette pensionnaire. Peut-être fut-elle chez Mathilde le résultat de l'influence que vous de la jeunesse, et le comte n'y vit qu'un élan de tendresse.

—Allons, reprit-il, vous ne craindrez pas de vivre ici seulement ?

—Si vous le permettez, monsieur le comte, je serai heureuse de vous le demander toujours.

—Toujours ! ..... répéta M. de Baurain avec un sourire incrédule, mais plein de bienveillance.

—Quoique, ajouta la jeune fille d'un ton résolu, dans lequel percait une provocation enfantine.

—Je désire pour vous surtout, chère petite que vous vous plaisiez ici.

—Mais vous, monsieur.

—Oh ! je vous crois sincère, reprit le comte, mais à votre âge répondre n'est rien.

—Je consens à votre condition, quelle qu'elle soit, mais je demande. A présent, voulez-vous me la dire ?

—Ne désirez-vous pas que je vous instruise d'abord du peu que je sais de votre histoire ?

—Je vous en serai reconnaissante.

Un valet vint annoncer le dîner servi. Il fallut remettre le récit à un autre moment.

—Êtes-vous satisfaite de votre personnel ? demanda le tuteur en offrant le bras à sa pupille.

—Je l'ai à peine aperçu, répondit Mathilde, mais chaud par vous, monsieur le comte, comment ne pourrait-il pas me satisfaire ?

Le pensionnaire était elle authentique ou flatteuse ? C'est la question que se posait M. de Baurain en la conduisant dans la salle à manger, entre merveille, entièrement tapissée d'Aubusson, imitation de vieux style, et dont les bahuts et les dégas, en bois noir sculpté aux formes bizarres, arrivaient de Holande, et le comte lui-même les avait découverts dans une vieille maison primitive, devenue l'habitation d'un riche commerçant.

Tout le reste était en rapport avec ce luxe sombre, incomplet comme l'artiste de la jeune fille : argenterie dépaillée, porcelaines de Sèvres, cristalleries de Bohême. Mathilde admira, mais en femme qui connaît, non en petite fille ébahie : le comte savait encore satisfaite de cette épreuve. Elle l'interrogea plusieurs fois, mais de façon à ne rien révéler sans dévoiler son ignorance.

—Elle a du tact, pensa le tuteur, et de l'esprit. C'est tout ce qu'il faut à une femme du monde.

Le repas comptonsux pour une jeune fille qui ne connaissait que la nourriture forte et régulière du couvent, ne parut point la surprendre davantage.

Elle toucha à peine aux mets inconnus et délicats, et trempa ses lèvres dans ces vins limpides, dont elle apprécia la valeur sans en abuser.

Le comte cependant vit poindre en elle le péché mignon de gourmandise, de même qu'il était certain déjà qu'avant un mois elle serait devenue la plus parfaite ouvrière des femmes.

(A continuer.)

Signal d'incendie, par Télégraphe.

Les cloches d'alarme commencent un a comdie désignerent le quartier ainsi qu'il suit :

Par exemple, lorsque l'alarme est donnée par la boîte No. 128, les cloches frapperont 1 coup, puis, 5 secondes après elles frapperont 2 coups, et 5 secondes après, 8 coups indiquant ainsi 128. L'alarme ne sera répété que de 10 en 10 secondes. Autre exemple, pour désigner la boîte No. 61, les cloches frapperont 4 coups, puis un moment après 6 coups—ce qui indiquera que le feu a éclaté dans le voisinage de la boîte 61.

Si l'incendie s'étend, les cloches frapperont 10 coups ; s'il devient général, 20 coups. Alors, toutes les pompes de la ville devront se porter au quartier où se trouve la boîte qui a signalé l'incendie.

Les boîtes désignées par une étoile sont automatiques.

3 Coin Harmonie et Levée.
6 Coin Washington et Chippewa.
7 Marché Nouvelleans.
9 Coin Carondelet et Huitième.
10 Coin Prytania et Neuvième.
13 Coin Magnolia et Washington.
15 Coin Sixième et St-Denis.
*16 Close à pompe No. 22.
15 Case à pompe No. 22.
16 Compagnie Lafayette No.
18 Coin Live Oak et Prumbre.
17 Coin Magazin et St-André.
19 Coin Rousseau et Ste-Marie.
21 Coin St-Charles et Prairiere
22 Coin Dryades et St-André.
*23 Marché Butler.
23 Coin Jackson et Coliseum.
25 Coin Jackson et Liberté.
27 Coin Socorro et Dryades.
28 Coin Market et Levée.
31 Coin Hendersen et Levée.
32 Case à pompe No. 12.
34 Case à pompe No 1.
35 Coin Market et Chippewa.
36 Station de Police du 2nd. Pré
37 Coin Race et Magnaise.
38 Coin Malpomène et Camp.
41 Station de Chevaux. rue St-Ch
42 Case à pompe No. 20, rue Thalie.
43 Coin Franklin et Terpsichore.
47 Coin Galennie et Nouvelle Levée.
48 Case à pompe No. 5, rue St-Joseph.
51 Coin Constance et Erato.
52 Coin Camp et St-Joseph.
53 Case à pompe No 13, rue Calliope.
54 Coin Nouveau Bassin et Triton Walk.
56 Coin Howard et Olio.
57 Coin Magnolie et Erato.
58 Coin Erato et Franklin.
65 Coin Julie et Levée.
71 Pied de la rue Julie.
72 Coin Canal et Levée.
73 Coin Magasins et Girod.
*74 Coin Natchez et Tchoupitoulas
*81 Coin Canal et Camp.
83 Close pompe No 5 et City Hall.
85 Case à pompe No 12.
84 Coin Carondelet et Commune.
121 Coin Remparts et Canal.
126 Coin Remparts et Peydras.
124 Case à pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Coin Commune et Rocheblave.
127 Coin Claiborne et Peydras.
161 Coin Bienville et Vieille Levée.
143 Coin St-Louis et Royale.
145 Case à pompe No 7, rue Dauphine.
146 Coin Bourgogne et Toulouse.
149 Edison H. & L. No 4, rue du Bassin
151 Canal et Robertson, Wood's Pres.
152 Coin Bienville et Johnson.
153 Coin Derbigny et Conti.
154 Coin Vieille Levée et St-Philippe.
*155 Station de Police Place Jackson.
156 Coin Kerlérec et Bagatelle
157 Case à pompe No 10, rue Dumaine.
*161 Marché Tremé et Avenue de pauvres.
*163 Case à pompe No 21, rue Claiborne.
*165 Coin Chemin du Bayou et Claiborne
161 Case à pompe No 3, Chemin du Bayou.
*169 Coin St-Anne et Mira.
*169 Stern's Factory, François et Broad
*169 Coin Hook & Ladder No 3.
*169 Case à pompe, No 9, rue Espinande.
*169 Case à pompe No 8, rue Victoire.
*172 Station de police, rue Champs Elysées.
*173 Coin Roselie et Espinande.
*174 Coin Bons Enfants et St-Antoine.
*175 Coin Bonaventure et Champs Elysées.
*176 Coin Claiborne et St-Bernard.
*177 Coin Lapeyrie et White, R. R. Depot.
*178 Coin Gentilly et Dumaine.
*179 Coin Frédéric et Urquhart.
*180 Coin Montgomerie et Claiborne.
*181 Coin Press et Levée.
*182 Coin Washington et Levée.
*183 Coin Chenet et Remparts.
*184 Case à pompe No 24, Grande Hommes
*185 Coin Dauphine et Indépendance.
*186 Rue Poland, Station des chars.
*187 Cimetiers des Etats-Unis.
*188 Coin Revoux et Vieuxhine.

LISTE VOTES FERRERS DEPUIS 1788.

Année	Candidats	Vote Populaire	Vote Electoral
1788	George Washington		69
1788	John Adams		34
1792	George Washington		132
1792	Thomas Jefferson		77
1796	John Adams		71
1796	Thomas Jefferson		68
1800	Thomas Jefferson		73
1800	Aaron Burr		73
1804	Thomas Jefferson		162
1804	C. C. Pinckney		14
1808	James Madison		122
1808	C. C. Pinckney		47
1812	James Madison		128
1812	DeWitt Clinton		89
1816	James Monroe		183
1816	Rufus King		34
1820	James Monroe		231
1820	John Q. Adams		1
	Andrew Jackson		30
	W. H. Crawford		11
	Henry Clay		37
1824	Andrew Jackson	151,271	99
	John Q. Adams	108,740	84
	W. H. Crawford	46,618	41
	Henry Clay	47,136	37
1828	Andrew Jackson	647,286	178
	John Q. Adams	508,064	83
1832	Andrew Jackson	687,502	219
	Henry Clay	530,189	49
	William Wirt	33,108	7
	John Floyd	11,618	11
	Henry Ellsworth		30
1836	Martin Van Buren	764,176	170
	W. H. Harrison	549,567	73
	Hugh L. White	146,305	26
	Daniel Webster	41,201	14
	W. P. Mangum		11
1840	W. H. Harrison	1,274,624	234
	Martin Van Buren	1,127,781	60
1844	James K. Polk	1,337,243	170
	Henry Clay	1,299,068	105
1848	Zachary Taylor	1,360,099	163
	Lewis Cass	1,220,544	127
1852	Franklin Pierce	1,601,474	254
	Winfield Scott	1,385,453	42
1856	James Buchanan	1,838,169	174
	John C. Fremont	1,341,264	114
	Millard Fillmore	874,534	8
1860	Abraham Lincoln	1,866,452	180
	Stephen A. Douglas	1,375,157	12
	John C. Breckinridge	847,953	72
	John Bell	590,631	39
1864	Abraham Lincoln	2,206,938	212
	George B. McClellan	1,802,237	21
1868	Ulysses S. Grant	3,012,833	214
	Horatio Seymour	2,706,829	80
1872	Ulysses S. Grant	3,596,745	286
	Horace Greeley	2,834,125	66
	Thomas A. Hendricks		42
	B. Gratz Brown		18
	Charles J. Jenkins		2
	David Davis		1
1876	Samuel J. Tilden	4,284,757	184
	Rutherford B. Hayes	4,036,298	185
	Peter Cooper	81,740	
	Green Clay Smith	9,522	

Un seul vote en opposition.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE

TRANSATLANTIQUE

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE

Touchant à Brest, au départ de New-York.

PRIX DES PASSAGES :

Cabine, 1re place $100 00
Cabine, 2e place 80 00
Entrepont 60 00

Les paquebots-poste de la Compagnie partent tous les mercredis, à 2 heures de l'après-midi, du pier de la Compagnie, à l'angle de la rue Bellevue et de la rue Washington, Hoboken.

Pour fret ou passage, s'adresser au bureau de la Compagnie, à Hoboken, ou à M. CAMPBELL & Co., 2 Bowling Green, New-York.

Pour Nouvelle-Orléans, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Galveston, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Mobile, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Saint-Louis, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Cincinnati, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Louisville, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Pittsburg, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Chicago, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Milwaukee, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Saint-Paul, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Omaha, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Denver, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Portland, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour San Francisco, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Sacramento, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Salt Lake City, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Virginia City, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Helena, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Deadwood, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Cheyenne, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Tucson, s'adresser à MM. LOUIS DE RICHEMONT & Cie, 14 Carondelet street.

Pour Prescott